

La fin de l'Encyclopédie, c'est sa fin

Véronique Le Ru

▶ **To cite this version:**

Véronique Le Ru. La fin de l'Encyclopédie, c'est sa fin. Véronique Le Ru. L'Encyclopédie, 250 ans après, la lutte continue, Editions et presses universitaires de Reims, pp.77-92, 2016, 9782374960104. halshs-02056741

HAL Id: halshs-02056741
https://shs.hal.science/halshs-02056741

Submitted on 4 Mar 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial 4.0 International License

La fin de l'*Encyclopédie*, c'est sa fin

Dans les *Principes de la philosophie du droit*, Hegel explique que la fin de la famille, c'est sa fin[1], au sens où sa finalité est de faire accéder les enfants à leur autonomie, c'est-à-dire de leur faire quitter la famille pour construire leur propre vie. La famille parents-enfants, par ce départ, connaît un terme mais, à proprement parler, il s'agit moins d'un terme définitif que de la fin d'un processus qui donne lieu à d'autres processus, d'autres cycles, d'autres générations[2]. Mon propos est de montrer que ce modèle est pertinent pour penser l'*Encyclopédie*. Elle est elle aussi un processus qui a pour fin sa propre fin, un enchaînement de connaissances, un cycle d'éducation qui donne lieu à d'autres cycles, comme invite à le penser l'étymologie (*en-cuclos-paiedeia*). Je propose de dérouler mon argumentation en trois moments : je montrerai d'abord que la fin de l'*Encyclopédie* est d'avoir un caractère suranné, je me demanderai ensuite si l'éducation est perfectible et enfin je

[1] Hegel, *Principes de la philosophie du droit*, trad. Robert Derathé, Paris, Vrin, 1982, § 160, p. 200 : « La famille se développe et s'achève dans les trois moments suivants : a) Dans la forme de son concept immédiat, c'est-à-dire comme mariage ; b) Dans l'existence empirique extérieure, c'est-à-dire dans la propriété et dans le bien de la famille, et le soin de sa gestion ; c) Dans l'éducation des enfants et dans la dissolution de la famille ».

[2] Hegel, *Principes de la philosophie du droit*, § 177, p. 210 : « La dissolution éthique de la famille consiste en ceci que les enfants, élevés à la personnalité libre et ayant atteint leur majorité, sont reconnus comme personnes juridiques et donc capables d'avoir une propriété personnelle et de fonder une famille […]. Cette famille, dans laquelle ils trouveront désormais leur réalité substantielle, s'oppose à celle dont ils sont issus, en ce sens que celle-ci n'est plus que leur racine et leur point de départ et qu'*a fortiori* l'abstraction de la lignée n'a plus aucun droit ».

réfléchirai aux cycles d'éducation auxquels l'*Encyclopédie* donne lieu.

La fin de l'*Encyclopédie* : avoir un caractère suranné

Les encyclopédistes ne veulent pas seulement opérer une description de l'état des connaissances au milieu du XVIII[e] siècle, ils veulent aussi construire une représentation unifiée des connaissances. Cette théorie de la connaissance est marquée par une double exigence d'unité et d'exhaustivité que d'Alembert présente ainsi : « L'ouvrage que nous commençons (et que nous désirons de finir) a deux objets : comme *Encyclopédie*, il doit exposer autant qu'il est possible, l'ordre et l'enchaînement des connaissances humaines ; comme *Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, il doit contenir sur chaque science et sur chaque art, soit libéral, soit mécanique, des principes généraux qui en sont la base, et les détails les plus essentiels qui en font le corps et la substance »[3]. Il définit l'*Encyclopédie* comme le recueil unifié des faits. La diminution du nombre de faits regroupés dans une science est l'indice de ses progrès. En effet, plus une science progresse, plus elle évolue vers l'unité, plus ses principes, c'est-à-dire les faits bien constatés, s'abrègent et, en même temps, plus la saisie du réel qu'elle produit est étendue. Il y a donc une manière intelligente d'abréger en unifiant et en ne délaissant pas le détail des choses. Cette manière de philosopher si elle est constitutive de l'épistémologie de l'*Encyclopédie* reste programmatique, elle est vouée à l'inachèvement. Ceci explique l'afflux des métaphores spatiales (comme celle de la chaîne et des maillons, ou celle du labyrinthe ou encore celle de la mappemonde) pour caractériser tantôt l'univers tantôt l'entreprise encyclopédique. La

[3] D'Alembert, *Discours Préliminaire de l'Encyclopédie* (titre abrégé en *D.P.E.*) Paris, Vrin, 1984, p. 12-13.

métaphore du labyrinthe (*D.P.E.*, p. 34 et p. 58) est relayée par celle de la mappemonde (p. 60-61) et celle de l'Océan (p. 62). La mappemonde est présentée comme la traduction encyclopédique des vastes pays et des contrées reculées qui forment l'univers. Faire une encyclopédie, c'est dresser une cartographie du savoir : « C'est une espèce de mappemonde qui doit montrer les principaux pays, leur position et leur dépendance mutuelle, le chemin en ligne droite qu'il y a de l'un à l'autre » (*D.P.E.*, p. 60). Ce texte énonce avec optimisme le projet encyclopédique : la mappemonde, globale par définition, remplit la double exigence d'unité et d'exhaustivité. Mais cette image est aussitôt corrigée par une autre image, celle, négative, de l'Océan : « L'univers n'est qu'un vaste Océan, sur la surface duquel nous apercevons quelques îles plus ou moins grandes, dont la liaison avec le continent nous est cachée » (*D.P.E.*, p. 62)[4]. Ces différentes métaphores expriment bien l'ambiguïté du projet encyclopédique partagé entre deux méthodes (expérimentale et systématique : recueillir et lier les faits), tiraillé entre deux exigences (unité et exhaustivité) et enfin soutenu par une hypothèse métaphysique (le postulat de l'unité de la nature) qui sous-tend le projet de la connaissance intégrale du réel.

Dès lors, la rédaction de l'*Encyclopédie* s'opère dans la tension entre la croyance aux progrès de l'esprit humain et une vision somme toute assez noire de l'histoire où l'esprit suit une route, fait demi-tour et parfois s'égare. La trace, sans doute la plus visible, de cette tension, se lit dans la récurrence de la

[4] L'image traduit l'inexorable décalage entre l'exigence d'exhaustivité qui, si elle était remplie, supposerait atteinte la connaissance intégrale de l'univers, et l'objet concret, en tant de volumes, qu'est l'*Encyclopédie* de Diderot et de d'Alembert. Ce décalage a pour conséquence positive de faire surgir le concept épistémologique de case vide (que les progrès de l'esprit humain viennent remplir dans le procès historique des sciences et des arts).

métaphore du labyrinthe dont la référence varie de façon significative : c'est tantôt l'univers[5], tantôt le système général des sciences et des arts, tantôt l'ordre encyclopédique des connaissances[6] qui est désigné comme un labyrinthe. Non seulement l'univers est un labyrinthe mais nos moyens intellectuels de l'explorer sont eux aussi tortueux.

Cependant, même si elle est vouée par définition à l'inachèvement et à la péremption, l'*Encyclopédie* a pour mérite de représenter l'unité du savoir à une époque donnée, et ce mérite n'est pas moindre. En effet expliciter les éléments d'une science ou d'un art, c'est donner au lecteur les moyens intellectuels et mnémotechniques de s'approprier cette science ou cet art, et c'est aussi lui permettre de faire progresser les connaissances par l'apport systématique de toutes les informations principales concernant telle science ou tel art au moment où il réfléchit. En cela la fin de l'*Encyclopédie* est sa fin puisqu'elle tend précisément à rendre ses mises au point (sur une science ou sur un art) caduques par les expériences qu'elle incite à faire et par tous les progrès que les éléments portent en germe. Diderot en a bien conscience, lui qui désire que l'*Encyclopédie*, par la révolution qu'elle aura opérée sur les esprits, revête le plus tôt possible un air suranné : « Mais ce qui donnera à l'ouvrage l'air suranné, & le jettera dans le mépris, c'est surtout

[5] Voir *D.P.E.*, p. 34 : « On pourrait comparer l'univers à certains ouvrages d'une obscurité sublime, dont les auteurs en s'abaissant quelquefois à la portée de celui qui les lit, cherchent à lui persuader qu'il entend tout à peu près. Heureux donc, si nous nous engageons dans ce labyrinthe, de ne point quitter la véritable route ! ».

[6] Voir *D.P.E.*, p. 60 : « Il n'en est pas de même de l'ordre encyclopédique de nos connaissances. Ce dernier consiste à les rassembler dans le plus petit espace possible, et à placer, pour ainsi dire, le philosophe au-dessus de ce vaste labyrinthe dans un point de vue fort élevé d'où il puisse apercevoir à la fois les sciences et les arts principaux ».

la révolution qui se fera dans l'esprit des hommes, & dans le caractere national »[7]. La péremption de l'ouvrage sera même, à ses yeux, la meilleure preuve de sa réussite : « Il y a des personnes qui ont lû l'*Encyclopédie* d'un bout à l'autre; & si l'on en excepte le dictionnaire de Bayle qui perd tous les jours un peu de cette prérogative, il n'y a guere que le nôtre qui en ait joüi & qui en joüisse. Nous souhaitons qu'il la conserve peu, parce que nous aimons plus les progrès de l'esprit humain que la durée de nos productions, & que nous aurions réussi bien au-delà de nos espérances, si nous avions rendu les connoissances si populaires, qu'il fallût au commun des hommes un ouvrage plus fort que l'*Encyclopédie*, pour les attacher & les instruire »[8]. Comme le savoir est toujours en mouvement : aussi bien les éléments des arts[9] que ceux des sciences sont à définir et à redéfinir au fur et à mesure que les connaissances évoluent[10]. De ce point de vue, l'*Encyclopédie* remplit une fonction régulatrice des connaissances en proposant une classification et une articulation des principes et des faits. L'ouvrage représente l'unité du savoir et, au sein de ce tableau, la tension entre les deux modèles (d'abstraction mathématique des éléments pour d'Alembert ou d'observation et d'analogie entre les faits pour Diderot) nourrit la nouvelle organisation du savoir qui marque et traverse les deux grands champs d'investigations de

[7] Voir l'article ENCYCLOPÉDIE in tome V, 1755, p. 636 de l'*Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers par une société de gens de lettres*, éditée par Diderot et d'Alembert, Paris, Briasson, David, Le Breton et Durand, 17 vol. de texte 1751-1765, 11 vol. de planches, 1762-1772, puis Paris, Panckoucke et Amsterdam, Rey pour les 7 vol. de suppléments et de tables (1766-1780) ; rééd. avec les suppléments et tables en 35 vol., Stuttgart, Frommann, 1966-1967.

[8] Voir l'article ENCYCLOPÉDIE, p. 648.

[9] Voir l'article ENCYCLOPÉDIE, p. 637.

[10] Voir l'article ENCYCLOPÉDIE, p. 637.

l'*Encyclopédie*, à savoir les sciences et les arts. Mais ce progrès du savoir est sous-tendu par le postulat que l'éducation est perfectible, l'est-elle vraiment ?

L'éducation est-elle perfectible ?

Les encyclopédistes partagent pleinement avec Rousseau la conception de l'homme comme perfectible[11], ce qui les conduit au constat que l'homme a besoin d'un maître entendu non pas au sens de seigneur (*dominus*) mais au sens d'éducateur (*magister*). Comment résoudre alors le conflit entre le mot d'ordre penser par soi-même et ce constat ? Et comment éviter la pétition de principe de l'éducation qui ne peut devenir meilleure qu'à condition de l'être déjà (puisqu'elle est donnée par un éducateur éduqué par l'éducation antérieure) ou, en d'autres termes, comment éviter la régression à l'infini dans la recherche de l'éducateur éduqué qui soit cependant un homme ? En effet, si l'homme a besoin d'un éducateur, cet éducateur, s'il est un homme, a aussi besoin d'un éducateur, etc. La solution proposée par les encyclopédistes au problème de l'éducation précède, on l'ignore souvent, la célèbre réponse de Kant dont je rappellerai ici les grandes lignes. Dans ses *Réflexions sur l'éducation*, Kant prend acte du problème de l'éducateur en disant que c'est le problème le plus difficile qui soit[12]. En effet, pour briser le cercle, soit on pose qu'il puisse y avoir un éducateur qui ne soit pas un homme – un Dieu omniscient, par exemple – qui viendrait éclairer les hommes (mais Kant rejette cette solution par son refus d'une intervention divine directe) ; soit on pose qu'il y a une instance s'éclairant elle-même dans le processus éducatif. C'est cette solution que développe Kant en

[11] Voir *Discours sur l'origine de l'inégalité*, Paris, GF, 1971, p. 171-172.

[12] Et il en donne aussitôt la raison dans ses *Réflexions sur l'éducation*, Paris, Vrin, 1980, p. 73 : « En effet, les lumières dépendent de l'éducation et l'éducation dépend des lumières ».

considérant l'éducation non sur le plan de l'individu mais sur le plan interindividuel de l'espèce humaine. Celle-ci permet de penser, par les rapports individuels qui la constituent et par sa pérennité, l'accomplissement des progrès de la raison humaine dans le public et dans le temps. Le public composé des rapports interindividuels finit par s'éclairer[13] surtout si on pense ses progrès non dans la mesure d'une vie individuelle mais dans celle d'une succession de générations : « Car il se trouvera toujours quelques êtres pensant par eux-mêmes, même parmi les tuteurs en exercice du plus grand nombre, pour rejeter eux-mêmes le joug de l'état de tutelle et pour propager ensuite autour d'eux l'esprit d'une appréciation raisonnable de la propre valeur et de la vocation de tout homme à penser par soi-même »[14].

En quoi les encyclopédistes apportent-ils une réponse convaincante, avant Kant, à la question de l'éducation ? Parce qu'ils ont fait le choix, comme Kant, de penser le problème de l'éducation non sur le plan de l'individu mais sur le plan des rapports interindividuels. Et ce choix, ils l'assument dans le sens du public qui finit par s'éclairer quand on pense ses progrès à l'échelle des neveux. Mais ils l'assument aussi dans un sens tout à fait original qui est celui de l'éducateur : en effet, l'éducateur de l'*Encyclopédie* est également composé de rapports interindividuels. L'éducateur est un auteur multiple : la société de gens de lettres qui, comme son nom l'indique, fait société et, de ce fait, acquiert également un statut d'être public. Aussi bien d'Alembert que Diderot insistent, dans les deux articles ÉLÉMENTS DES SCIENCES et ENCYCLOPÉDIE où les deux

[13] Voir Kant, *Qu'est-ce que les Lumières ?*, trad. Jean-François Poirier et Françoise Proust, Paris, GF, 1991, p. 44 : « […] qu'un public s'éclaire lui-même est plus probable ; cela est même inévitable pourvu qu'on lui accorde la liberté ».

[14] *Ibid.*

éditeurs définissent respectivement l'*Encyclopédie*, sur le fait que cet ouvrage ne peut être l'entreprise d'un seul homme mais que sa richesse tient précisément à sa multiplicité d'auteurs. D'Alembert, dans l'article ÉLÉMENTS DES SCIENCES, montre que ni l'élève récemment instruit ni le génie passé maître dans une science ou dans un art ne sont aptes à enseigner les éléments d'une science ou d'un art. L'élève même éclairé ne peut devenir un éducateur par son incompétence à saisir les principes ou les éléments de la science ou de l'art qu'il pratique (saisie qui demande une connaissance approfondie de cette science ou de cet art)[15] et le maître pense davantage à inventer qu'à enseigner parce que son génie lui fait préférer la gloire et la postérité à l'éducation[16]. C'est pourquoi l'exposé encyclopédique des éléments des sciences et des arts ne peut être le fait que d'une société de gens de lettres, chacun versé dans l'art ou la science qu'il expose, mais tous unis dans

[15] Voir l'article ÉLÉMENTS DES SCIENCES in *Encyclopédie*, t. V, 1755, p. 496 : « L'élève à peine sorti des premiers sentiers, encore frappé des difficultés qu'il a éprouvées, et que souvent même il n'a surmontées qu'en partie, entreprend de les faire connaître et surmonter aux autres ; censeur et plagiaire tout ensemble de ceux qui l'ont précédé, il copie, transforme, étend, renverse, resserre, obscurcit, prend ses idées informes et confuses pour des idées claires, et l'envie qu'il a eu d'être auteur pour le désir d'être utile. On pourrait le comparer à un homme qui, ayant parcouru un labyrinthe à tâtons et les yeux bandés, croirait pouvoir en donner le plan et en développer les détours ».

[16] *Ibid.* : « les maîtres de l'art, qui par une étude longue et assidue en ont vaincu les difficultés et connu les finesses, dédaignent de revenir sur leurs pas pour faciliter aux autres le chemin qu'ils ont eu tant de peine à suivre […] Uniquement occupés de faire de nouveaux progrès dans l'art, pour s'élever, s'il leur est possible, au-dessus de leurs prédécesseurs ou de leurs contemporains, et plus jaloux de l'admiration que de la reconnaissance publique, ils ne pensent qu'à découvrir et à jouir, et préfèrent la gloire d'augmenter l'édifice au soin d'en éclairer l'entrée ».

l'exigence, pour l'intérêt du genre humain et pour les progrès des connaissances, de les présenter clairement au plus grand nombre[17].

Diderot, lui aussi, insiste, dans l'article ENCYCLOPÉDIE, sur le fait que l'*Encyclopédie* ne peut être l'ouvrage d'un seul homme et qu'il ne peut s'exécuter que « par une société de gens de lettres et d'artistes, épars, occupés chacun de sa partie, et liés seulement par l'intérêt du genre humain, et par un sentiment de bienveillance réciproque »[18]. Dans le même article, Diderot présente le système des renvois comme la doublure critique de l'*Encyclopédie* : elle « opère très promptement sur les bons esprits, et elle opère infailliblement et sans aucune conséquence fâcheuse, secrètement et sans éclat, sur tous les esprits »[19]. Si on utilise bien la fonction critique des renvois de choses, avec le temps, tous les préjugés seront renversés et tous les esprits

[17] *Ibid.* : « On doit être en état de juger maintenant si des *éléments* complets des Sciences, peuvent être l'ouvrage d'un homme seul : et comment pourraient-ils l'être, puisqu'ils supposent une connaissance universelle et approfondie de tous les objets qui occupent les hommes ? […] Des *éléments* bien faits, suivant le plan que nous avons exposé, et par des écrivains capables d'exécuter ce plan, auraient une double utilité : ils mettraient les bons esprits sur la voie des découvertes à faire, en leur présentant les découvertes déjà faites ; de plus ils mettraient chacun plus à portée de distinguer les vraies découvertes d'avec les fausses ».

[18] Voir l'article ENCYCLOPÉDIE in *Encyclopédie*, t. V, 1755, p. 636 et Diderot ajoute : « Je dis une *société de gens de lettres et d'artistes*, afin de rassembler tous les talents. Je les veux *épars*, parce qu'il n'y a aucune société subsistante d'où l'on puisse tirer toutes les connaissances dont on a besoin […] J'ajoute, *des hommes liés par l'intérêt général du genre humain et par un sentiment de bienveillance réciproque*, parce que ces motifs étant les plus honnêtes qui puissent animer des âmes bien nées, ce sont aussi les plus durables ».

[19] Voir l'article ENCYCLOPÉDIE, p. 643.

éclairés[20]. L'enjeu de l'ouvrage n'est pas seulement critique, il est aussi éducatif. En ce sens, la fin de l'*Encyclopédie*, c'est sa fin : une fois les lecteurs éduqués, une fois la révolution dans les esprits accomplie, elle aura achevé sa fonction[21]. En effet, la fonction critique des renvois doit s'accompagner d'un enseignement positif des éléments des sciences et des arts. Les éléments bien faits doivent apprendre à penser par soi-même[22] et doivent œuvrer aux progrès et à la gloire des sciences[23]. Les encyclopédistes ont une conscience aiguë de travailler pour la postérité et l'intérêt du genre humain afin que le « public »

---

[20] *Ibid.* : « Il y aurait un grand art et un avantage infini dans ces derniers renvois. L'ouvrage entier en recevrait une force interne et une utilité secrète, dont les effets sourds seraient nécessairement sensibles avec le temps ».

[21] *Ibid.* : « Aujourd'hui que la philosophie s'avance à grands pas ; qu'elle soumet à son empire tous les objets de son ressort ; que son ton est le ton dominant, et qu'on commence à secouer le joug de l'autorité et de l'exemple pour s'en tenir aux lois de la raison, il n'y a presque pas un ouvrage élémentaire et dogmatique dont on soit entièrement satisfait ».

[22] Voir l'article ÉLÉMENTS DES SCIENCES, p. 496 : « Nous n'ajouterons plus qu'un mot sur la manière d'étudier quelques sortes d'*éléments* que ce puisse être, en supposant ces *éléments* bien faits. Ce n'est point avec le secours d'un maître qu'on peut remplir cet objet, mais avec beaucoup de méditation et de travail. Savoir des *éléments,* ce n'est pas seulement connaître ce qu'ils contiennent, c'est en connaître l'usage, les applications, et les conséquences ; c'est pénétrer dans le génie de l'inventeur, c'est se mettre en état d'aller plus loin que lui, et voilà ce qu'on ne fait bien qu'à force d'étude et d'exercice : voilà pourquoi on ne saura jamais parfaitement que ce qu'on a appris soi-même […] Le propre d'un bon livre d'*éléments* est de laisser beaucoup à penser ».

[23] *Ibid.* : « à leur progrès, parce qu'en facilitant aux génies heureux l'étude de ce qui est connu, on les met en état d'y ajouter davantage et plus promptement ; à leur gloire, parce qu'en les mettant à la portée d'un plus grand nombre de personnes, on se procure un plus grand nombre de juges éclairés ».

finisse par s'éclairer et devienne ainsi plus vertueux et plus heureux[24]. Le public, ce sont, pour les encyclopédistes, les lecteurs de l'*Encyclopédie*, et les éducateurs éclairés, ce sont eux-mêmes en tant qu'ils forment une société de gens de lettres et non simplement une sommation d'individus. Diderot aussi bien que d'Alembert mettent l'accent sur l'intérêt pour le genre humain qui unit leur société et donne sens à leur entreprise.

C'est cet intérêt pour le genre humain qui conduit l'éclectique à transmettre sa récolte, c'est-à-dire l'éducation qu'il s'est forgée à partir des philosophies qu'il a étudiées : « Ce n'est point un homme qui plante ou qui sème ; c'est un homme qui recueille et qui crible. Il jouirait tranquillement de la récolte qu'il aurait faite, il vivrait heureux, et mourrait ignoré, si l'enthousiasme, la vanité, ou peut-être un sentiment plus noble, ne le faisait sortir de son caractère »[25]. C'est en lisant ceux qui ont choisi de penser par eux-mêmes qu'on apprend à penser par soi-même[26]. D'Alembert, lui aussi, dans l'article ÉRUDITION, souligne toutes les lumières que l'on peut puiser des lectures des philosophes si

[24] Voir l'article ENCYCLOPÉDIE, p. 635 : « En effet, le but d'une *Encyclopédie* est de rassembler les connaissances éparses sur la surface de la terre, d'en exposer le système général aux hommes avec qui nous vivons, et de le transmettre aux hommes qui viendront après nous ; afin que les travaux des siècles passés n'aient pas été des travaux inutiles pour les siècles qui succéderont ; que nos neveux, devenant plus instruits, deviennent en même tems plus vertueux et plus heureux, et que nous ne mourions pas sans avoir bien mérité du genre humain ».

[25] Voir l'article ÉCLECTISME in *Encyclopédie*, t. V, 1755, p. 270.

[26] Parmi les auteurs modernes « jaloux de la prérogative la plus belle de l'humanité, la liberté de penser par soi-même », Diderot mentionne bien sûr Descartes mais aussi Jordanus Brunus, François Bacon, Campanella, Hobbes, Leibniz, Malebranche (voir l'article ÉCLECTISME, p. 283).

l'on a appris à penser soi-même, c'est-à-dire si l'on est soi-même philosophe[27].

L'éclectisme de l'*Encyclopédie* exprimé par la Société de Gens de Lettres résout le problème de l'éducateur éduqué. En ce sens, les encyclopédistes nous apprennent deux choses essentielles. Premièrement, l'éducation est perfectible à condition que l'éducateur et l'éduqué soient compris non dans un rapport individuel qui risque de se transformer en un rapport d'autorité mais dans des rapports interindividuels. Deuxièmement, le modèle de l'*Encyclopédie* est un modèle éducatif : sa péremption garantit sa réussite. De même que la fin d'une Encyclopédie particulière, c'est sa fin, de même la fin d'une éducation donnée c'est sa fin. Et de même que le procès de l'Encyclopédie parfaite n'est jamais achevée, celui de l'éducation parfaite n'est jamais achevé, d'où leur nature foncièrement perfectible. Mais à quels autres cycles d'éducation donne lieu l'*Encyclopédie* en 1765 ?

L'*Encyclopédie,* cycle d'éducation donnant lieu à quels autres cycles ?

L'*Encyclopédie* est un objet étrange, elle peut être comprise comme une *poiésis*, c'est-dire une activité qui a une fin extérieure à elle-même, et comme une *praxis*, c'est-à-dire une activité qui a une fin immanente à elle-même. Envisagée comme *poiésis*, l'*Encyclopédie* comporte dix-sept volumes de texte publiés entre 1751 et 1765, onze volumes de planches publiés entre 1762 et 1772, et sept volumes de suppléments et de tables des matières

[27] Voir l'article ÉRUDITION in *Encyclopédie*, t. V, 1755, p. 918 : « On peut sans doute savoir l'histoire des pensées des hommes sans penser soi-même ; mais un philosophe peut lire avec beaucoup d'utilité le détail des opinions de ses semblables ; il y trouvera souvent des germes d'idées précieuses à développer, des conjectures à vérifier, des faits à éclaircir, des hypothèses à confirmer ».

publiés entre 1776 et 1780. Comme *praxis*, l'E*ncyclopédie* déploie une activité philosophique et un cycle d'éducation visant à réguler les connaissances. En effet, bien loin de séparer ses deux champs d'investigation principaux, les sciences et les arts, elle ne cesse, au contraire, de les faire interagir dans et par la tension des deux méthodes systématique et expérimentale qui régissent leur exposition et qui expriment, dans leurs interactions, l'unité du savoir.

Alors à quels nouveaux cycles d'éducation donne-t-elle lieu ? Pour répondre à cette question, je distinguerai deux moments dans sa postérité : l'héritage immédiat et l'héritage actuel de l'*Encyclopédie*. Mais avant cela, je poserai la question des sciences humaines : en annonce-t-elle la naissance ? Si l'on se reporte à la colonne de la raison de l'arbre encyclopédique, on voit se succéder du haut vers le bas :

Division générale de la raison ou philosophie en :

> Métaphysique générale, ou ontologie ou science de l'être en général, de la possibilité, de l'existence, de la durée, etc.
>
> Science de Dieu.
>
> Science de l'Homme
>
> Science de la Nature.

Mais ce que signifie la science de l'Homme pour D'Alembert et Diderot n'a rien à voir avec ce que nous entendons aujourd'hui par sciences humaines. La science de l'Homme comporte en effet deux catégories principales, la logique et la morale. La logique se décline en art de penser (science des idées, science des propositions, induction), art de retenir (mémoire, écriture) et art de communiquer (grammaire, rhétorique). La morale est générale (science du bien et du mal, des devoirs, de la vertu) ou particulière (science des lois ou jurisprudence, économie, politique, commerce).

Cependant, il y a peut-être un indice de l'évolution du savoir vers les sciences humaines : à la différence de la classification proposée par le Chancelier Bacon, Diderot et d'Alembert font passer la science de l'Homme avant celle de la Nature, ce qui pourrait bien être de la griffe de Diderot comme l'atteste l'article ENCYCLOPÉDIE où Diderot exprime sa volonté de centrer l'*Encyclopédie* sur l'Homme[28] et justifie ainsi la distribution du Système figuré des connaissances[29]. Mais tout comme il serait anachronique de dire que l'*Encyclopédie* est l'ouvrage où naîtraient les sciences humaines, il est aussi anachronique de dire qu'elle est l'ouvrage où naissent les disciplines. Au contraire, elle est sans doute le dernier ouvrage à tenir en tension et en interaction toutes les branches de l'arbre des connaissances. Juste après elle, viendra le temps des Encyclopédies méthodiques ou thématiques qui, elles, découperont le savoir en disciplines, la grande affaire du XIX^e^ siècle qui préférera aussi l'histoire à l'unification des connaissances. Mais, aux XX^e^ et XXI^e^ siècles, le phœnix de l'unité du savoir renaît de ses cendres sous un nouveau nom : l'interdisciplinarité, quand on a pris conscience du fait que le meilleur moyen d'inventer en science ou en art, est de sortir de sa discipline pour frotter ses connaissances au silex d'une autre discipline.

---

[28] Voir l'article ENCYCLOPÉDIE, in *Encyclopédie*, t. V, 1765, p. 641 : « Pourquoi n'introduirons-nous pas l'homme dans notre ouvrage comme il est placé dans l'univers ? Pourquoi n'en ferons-nous pas un centre commun ? ».

[29] *Ibid.*, p. 641 : « Voilà ce qui nous a déterminé à chercher dans les facultés principales de l'homme, la division générale à laquelle nous avons subordonné notre travail. […] L'homme est le terme unique d'où il faut partir, et auquel il faut tout ramener, si l'on veut plaire, intéresser, toucher jusque dans les considérations les plus arides et les détails les plus secs. Abstraction faite de mon existence et du bonheur de mes semblables, que m'importe le reste de la nature ? ».

En conclusion, si je prends acte de ce qu'est l'*Encyclopédie*, à savoir un ouvrage exprimant l'unité du savoir par l'ordre encyclopédique qui met en interaction toutes les branches du savoir, elle est plus à penser comme l'ancêtre de l'hypertexte que comme l'ancêtre des disciplines car les disciplines naissent quand la question du découpage du savoir prime sur celle de son unité. Et la question de l'interdisciplinarité qui surgit par la suite est sans doute un rappel à l'ordre : non, on ne peut pas faire de science sans penser l'unité du savoir, ce que la vieille Dame ne cesse de clamer haut et fort. Aujourd'hui l'héritage de l'*Encyclopédie* est donc à chercher dans les Encyclopédies en ligne faites de liens, de réseaux et d'hypertexte, plutôt que dans les Encyclopédie thématiques ou méthodiques.

Véronique Le Ru
Université de Reims Champagne-Ardenne
CIRLEP EA 4299